Emmanuelle Solac

Notre monde… et les autres

EDILIVRE

Du même auteur aux éditions Edilivre

Recueils de nouvelles

Abécédaire de l'existence quotidienne, 2010 (sous le nom de Marine Tibaud-David)
Nouvelles en tous genres, 2013
Rencontres du troisième âge, 2013

Roman

Une histoire de femmes, 2014

EXTRAIT

Préambule

Cet ouvrage se présente comme un recueil de nouvelles de science-fiction. Qu'est-ce que la science-fiction ? Tout ce qui évoque un monde différent du monde réel soit parce qu'il se situe dans l'avenir, soit parce qu'il se situe dans l'ailleurs sidéral, soit parce que l'ailleurs ou l'avenir surgissent soudain dans le monde connu. Dans ce cas-ci, les interpolations temporelles et l'arrivée d'*aliens* bouleversent le présent ; dans les deux autres cas, les récits de science-fiction – ou SF – reposent sur une anticipation des évolutions technologiques qui invitent à une remise en question du monde tel qu'il est, ou en évoquent les dérives, ou encore y proposent un développement idéal ou une utopie.

Dans le présent ouvrage, les nouvelles s'appuient plutôt sur une SF prospective qui reste attachée à notre monde, lui imaginant toutes sortes de futurs selon l'angle envisagé. C'est ce qu'expriment le titre de

EXTRAIT

la première partie, « Demain », et celui de la seconde, « Après », selon que l'avenir envisagé est plus ou moins proche ou probable. Mais les derniers textes se plaisent à décentrer le regard sur notre monde pour l'attribuer à ces autres qui nous observent. C'est le sens du titre de la partie « Ailleurs ». Très peu sont proprement ce que le profane s'attend à trouver dans des textes de SF, à savoir des histoires se déroulant ailleurs dans l'espace.

Comme la plupart des textes de SF, ceux-ci poursuivent une visée réflexive et philosophique ; ils sont une invitation à se pencher sur la question de la différence comme sur celle de l'avenir que nous préparons à notre planète, et à nos enfants. Nombreux aussi sont les textes qui s'intéressent à la question de l'origine, laquelle offre une formidable ouverture vers l'imaginaire. Mais aucun ne prétend apporter de réponses ni livrer une morale. Ils ne sont que le fruit des rêveries de l'auteure, et donc aussi une invitation adressée aux lecteurs à rêver avec elle.

EXTRAIT

Demain

EXTRAIT

EXTRAIT

Demain

Dernier coup d'œil rapide qui fait le tour du logement avant de sortir : le broyeur grommelle encore sur le reste de son déjeuner et de celui de Macha, la tortue ; sur la table basse, le rat de la voisine arpente la cage un peu nerveusement, déboussolé par tant de nouvelles odeurs ; le vasistas au-dessus du lit dévoile une lumière grise au milieu des ombres de l'immeuble d'en face ; enfin au-dessus de la porte, ses crédits disponibles s'affichent en bleu. Tout est en ordre. Tout va bien. Une bonne journée commence.

Elle s'avance jusqu'à la tablette de l'entrée où elle prend ses gants et pose son minuscule masque respiratoire sur ses narines. Elle a une brève pensée reconnaissante pour le groupe des Ingénieurs qui en quelques années a simplifié si considérablement le système : quel progrès que d'avoir pu remiser aux incinérateurs tous ces affreux masques faciaux, puis tous ces inesthétiques bandeaux nasilaires de

EXTRAIT

première génération dont il fallait s'affubler les trois-quarts de l'année dès qu'on posait le pied à l'extérieur ! Alors qu'elle saisit son parapluie, la voix impersonnelle du S. M. I. (Système Météo Intégré) l'avertit d'une journée pluvieuse. Qu'importe, songe-t-elle en passant sa carte devant le lecteur pour ouvrir la porte, aujourd'hui est une journée de recherches à la Bibliothèque. Les averses ne s'abattront pas sur elle. Elle franchit le seuil, passe à nouveau sa carte sur le lecteur extérieur, et la porte se referme. Elle hésite une seconde : descendre à pied ou par l'ascenseur les vingt-trois étages ? Elle a le temps, ce matin, et les averses ne devraient pas débuter avant neuf heures vingt-sept. Elle opte pour un peu d'exercice. Elle s'avance donc d'un bon pas le long du couloir, passe sa carte devant le lecteur et s'engouffre dans la cage d'escalier.

Quand elle débouche sur le trottoir, elle constate avec surprise que le disque lumineux est presque visible derrière l'opacité grisâtre du ciel. C'est bien rare au mois de janvier. Ça lui donne une belle dose d'énergie, et elle s'engage dans la foule avec bonne humeur. Quelle chance elle a d'avoir été admise au rang des Historiens ! Ils ne sont pas plus d'un millier sur la planète, et ils ont une liberté d'organisation et de gestion du temps pour leurs recherches que possèdent peu de citoyens. Les autres ont trop souvent des tâches monotones à accomplir le matin, avant de pouvoir passer leur temps libre de l'après-

EXTRAIT

midi à s'occuper d'eux-mêmes ou de leur famille, pour ceux qui en ont une. Elle, elle est libre de travailler trois journées complètes puis de s'arrêter une semaine si elle veut. Comme l'Etat a bien fait les choses. Il a su prendre en compte la spécificité du rythme intellectuel. Ça se ressent aussi sur sa pension. Quel bonheur de voir chaque matin depuis un an et demi ses crédits disponibles s'afficher en bleu !

« Attention, attention, pluie acide dans une minute trente. Veuillez vous abriter ou déployer les masques ANTAC. Durée de l'averse trente-sept secondes. Attention, attention, pluie acide dans une minute vingt. Veuillez… »

L'annonce l'a tirée de ses pensées. Elle se demande pour la énième fois combien a pu coûter la pose de ces millions de micros dans chaque rue de la ville, dans chaque ville du monde. Une minute. Elle a le temps d'atteindre la station de métro. Elle déploie tout de même le parapluie. Une petite onde de fierté la parcourt devant le regard respectueux des passants qui la croisent. Cadeau du Ministère, seuls les Historiens et les Scientifiques ont droit au parapluie ANTAC, car ce sont les seuls susceptibles d'avoir à transporter dans leurs bras un précieux matériel pour leurs recherches. Le parapluie de monsieur tout le monde ne résisterait pas plus de cinq secondes aux pluies acides… Elle a encore dix bonnes secondes d'avance sur l'averse quand s'ouvre devant elle la rampe qui descend vers le métro. Elle referme le

EXTRAIT

parapluie, puis passe sa carte devant le lecteur et le mur de plexiglas s'écarte devant elle. Elle plonge vers les couloirs éclairés au néon, au milieu de la foule dont les bruissements et les murmures masquent le tambourinement de la pluie à l'extérieur.

Tout en gravissant les marches de marbre bleu de la Bibliothèque universelle, elle lève les yeux vers la façade de l'édifice : les colonnes à l'antique, le fronton affichant la loi en langue universelle, les statues en pied des deux chefs du monde de chaque côté de la porte, et la porte elle-même qui imite le vieux bronze des plus anciens vestiges de la sculpture humaine, tout provoque en elle, comme à chaque fois, un sentiment d'extase et de terreur mêlées. Comment ne pas prendre conscience, devant une telle magnificence, de la chance infinie qu'elle a de pouvoir consulter de vrais livres ! Non qu'elle ait quelque chose contre les hologrammes dispensés à chaque coin de rue par les distributeurs culturels. Après tout, il fallait bien arrêter de détruire les forêts et de polluer les rivières si les hommes voulaient survivre. Gutenberg s'est ainsi fait supplanter par Gullison, le génial inventeur du livre holographique : pour la modique somme de deux à dix crédits, selon le nombre de pages de l'ouvrage désiré, la carte culturelle glissée dans les distributeurs permet d'obtenir n'importe quel livre de la littérature mondiale dans la langue de son choix

EXTRAIT

(langue originale si le livre date de plus de deux cents ans, ou langue universelle). L'ouvrage a la forme d'une plaquette rectangulaire de nitron biométrique (donc très léger, mais donnant presque l'impression de tenir du papier) pliée en deux. Il suffit de l'ouvrir pour voir apparaître les pages qui défilent au rythme de lecture des yeux. On peut en appuyant sur les coins de la plaque de gauche revenir en arrière d'autant de pages qu'on le souhaite, ou avancer en sautant des chapitres en appuyant sur les coins de la page de droite, comme le faisaient déjà les ancêtres sur leurs tablettes numériques. Non, c'est vraiment une belle invention, et recyclable, bien sûr. Mais tandis qu'elle pénètre dans le hall somptueux où se succèdent sur des écrans muraux les étapes de l'évolution terrestre depuis le big bang jusqu'à ce jour, elle ne peut empêcher la petite voix dangereuse de se faire soudain entendre, pour la première fois depuis très longtemps : les initiés savent bien que tous les livres ne sont pas accessibles. Qui voudrait, par exemple, lire dans leur ensemble les grandes œuvres humaines fondatrices des trois grandes religions du Livre aurait la surprise de ne pouvoir y accéder par aucune voie, sinon, mais encore faut-il le savoir, sous des formes abrégées très édulcorées dans la section contes pour enfants. Cela dit, rétorque la part raisonnable d'elle-même, il est vrai que deux siècles après la suppression de toutes les formes de pouvoir religieux, le concept même de religion tend à n'être plus qu'une

EXTRAIT

abstraction vague. Combien de personnes au monde savent-elles ce que fut un pape ? un imam ? un rabbin ?

Elle arrive au guichet et toutes ses réflexions s'évanouissent : car, alors qu'elle passe sa carte d'accès dans le lecteur, elle voit déjà derrière les vitres du sas les livres posés sur les rayonnages. Ah, les livres ! A peine le sas franchi, la voilà plongée dans cette odeur de papier qui n'existe plus qu'ici, cette odeur magique qui l'enivre. Mais l'odeur n'est que la première caresse. Viennent ensuite en chœur le bruissement des pages qui se tournent, le craquement des vieilles reliures, et le grain, perceptible même sous les gants protecteurs, ce grain si propre à chaque livre, comme une identité, le poids aussi, de l'opuscule léger comme un poil de rat au monstre encyclopédique lourd comme un enfant endormi. Il faut parfois écarter quelques poussières, parfois se pencher tout près pour réussir à déchiffrer les vieux symboles presque effacés. C'est un travail titanesque de lire de vrais livres, mais c'est aussi le plus pur bonheur de sa vie qui justifie tous ses choix.

Benjamin Gale ouvre les yeux. C'est aussitôt le premier choc : il ne voit rien, pas une lueur. Même s'il sait qu'il a perdu connaissance, ça ne peut pas avoir duré

EXTRAIT

assez longtemps pour qu'il fasse déjà nuit. Et de toute façon, il devrait voir les flammes. Le ronflement du brasier qui dévore son avion semble tout proche, il l'est assez pour que le souffle de l'incendie balaie sa peau brûlée. L'homme porte péniblement une main à ses yeux. Ses cils, ses sourcils ont disparu, ses paupières sont gonflées et couvertes de ce qui doit être du sang séché, mais aucune lumière n'atteint ses pupilles. Aveugle. Aveugle mais vivant, inespérément épargné par le sort, et apparemment indemne d'après les informations que lui renvoient ses membres, ses muscles, ses os, sa tête. Il perçoit chaque relief du sol à travers sa chemise déchirée, et malgré l'odeur de métal brûlé, il peut sentir les haleines des quelques végétations agrippées à cette plaine rocailleuse et désertique. Il voudrait se lever, l'idée lui traverse l'esprit que le feu pourrait gagner ces maigres broussailles et venir jusqu'à lui, mais ses yeux, tournés vers le soleil invisible de sa nuit, et ses mains, posées à terre comme des bêtes crevées, le brûlent si douloureusement que tout mouvement lui paraît insupportable.

Les yeux refermés pour soulager les élancements, il tente de faire le point. Il est seul, ça ne fait pas le moindre doute. Il a eu le temps de voir le sang, le regard halluciné du copilote, les mains et le visage déchiquetés des autres avant son éjection au moment de l'impact. Juste avant de sombrer, il a réussi à crier, à appeler ; seuls lui ont répondu l'explosion et le grondement soudain des flammes avalant toute la cargaison et les

EXTRAIT

passagers. C'est l'odeur qui lui a fait perdre conscience. Il est donc seul, perdu au milieu de nulle part, à plus de deux cents kilomètres de la capitale, sans provisions, sans protection, sans personne et aveugle. Son cynisme habituel l'emporte, pourtant, quand pour tester l'état de ses cordes vocales, il se murmure : « Voilà une journée qui commence bien… »

Alors qu'elle est déjà penchée depuis quatre heures sur des dizaines de documents étalés tout autour d'elle, elle sent le découragement l'envahir. Elle se laisse retomber contre le dossier de son siège et ferme les yeux. Elle masse son visage de ses deux mains, frottant ses paupières pour en chasser la fatigue. La tâche est colossale. Tous les deux ans, l'Etat établit le programme éducatif des masses. La moitié des Historiens entame alors la diffusion du programme précédent, tandis que les chercheurs s'attellent aux sous domaines du nouveau thème. Voilà un an et demi, le Congrès a fixé son choix sur la notion de guerre. Son cœur a bondi de joie : c'était l'une des options de spécialité de l'enseignement universitaire lors de sa formation d'Historienne. Après bien des tractations, elle avait réussi à obtenir le XX^{ème} siècle. Sur le coup, ça lui avait paru la solution de facilité : peu de conflits majeurs, mais avec des

EXTRAIT

enjeux clairs ; des personnalités de criminels faciles à dessiner : Hitler, Ceauşescu, Bush junior… Oui, vraiment un bon choix.

Seulement voilà ; comment faire comprendre le concept de guerre à une jeunesse qui ne sait même pas ce qu'est une frontière ? A qui la notion de patrie est parfaitement inconnue ? Et pour qui il ne peut y avoir d'adversaire ou d'ennemi national puisque le concept même d'étranger est une pure abstraction ? Bien sûr elle peut passer par des analogies : l'adversaire, c'est celui qui veut l'emporter contre nous, comme dans les courses de rat, ou dans tous ces jeux qui jusqu'au siècle dernier encore mettaient aux prises des gens dont le but était de s'emparer d'un ballon pour aller le placer à un endroit précis. Mais elle sent bien la faiblesse de la comparaison : de l'exaltation de soi, il faudrait passer à la volonté d'écraser l'autre. Le concept de victoire comme récompense du dépassement et de la solidarité collective est difficilement compatible avec celui de défense d'une couleur, d'un territoire, d'un nom.

Elle réfléchit, massant toujours ses tempes, et tandis que son regard traverse distraitement la fenêtre pour se poser sur la pointe d'un monument, l'idée jaillit : la meilleure analogie est probablement celle qui s'appuie sur ce sentiment intime d'avoir la chance d'être ce que l'on est. Elle aurait été heureuse de naître et de vivre n'importe où, mais tout de même, ce quartier de Lambda, il a quelque chose qu'aucun autre

EXTRAIT

quartier d'aucune autre ville du monde ne possède : d'abord la Bibliothèque et ses livres, bien sûr ; mais aussi toutes ces traces séculaires du génie humain : la splendide cathédrale tendue vers un créateur terrible, la pyramide de plexiglas dressée sur le parvis de l'un des plus passionnants musées du monde, et enfin la girafe holographique pointée vers le ciel, plantée sur ses quatre pattes bien écartées, l'hologramme remplaçant la première statue abstraite de cette taille : la Tour Eiffel. Ce Gaspard (ou Victor Eiffel, elle ne sait plus bien, ses cours d'histoire de l'art sont un peu trop loin), quel visionnaire ! Evidemment, il ne pouvait pas prévoir qu'aucun métal ne résisterait aux pluies acides du XXII^{ème} siècle. Mais grâce à Sebastian Topfeln, son œuvre est toujours là, trônant au milieu des rues de Lambda dont tous les noms du quartier évoquent les grands auteurs de la littérature depuis Hammourabi jusqu'à Celtivert. Elle touche au but : ce sentiment d'enorgueillissement qui l'habite à la pensée de placer ses pas dans les traces d'un Voltaire ou d'un Hugo, il n'y a que ça pour faire comprendre ce que c'est que la guerre.

Rassérénée d'avoir réglé si facilement ce grave problème, elle se remet à la tâche avec ardeur.

Embusqué derrière une touffe de hautes herbes, les yeux au ras du sol, l'animal guette l'homme qui

EXTRAIT

semble à nouveau inanimé depuis un long moment. Il hésite. Il a déjà failli se faire surprendre une fois. Au moment même où il va tenter une seconde approche, l'homme bouge de nouveau. Cette fois c'en est trop, la bête ne demande pas son reste et s'enfuit.

Benjamin Gale rouvre les yeux, oppressé par un sentiment d'urgence. Avant même qu'il ait le temps d'analyser l'origine de cette sensation, il éprouve une bouffée de soulagement : à travers le film opaque qui obscurcit son champ visuel, il distingue faiblement le disque solaire, aussi lointain que le cordon satellitaire qu'on aperçoit comme un deuxième horizon les nuits de pleine lune sans nuages. Aussitôt tous les possibles s'organisent dans son esprit : marcher, s'orienter, chercher des vivres, trouver des abris, et donc ne pas mourir dans d'atroces souffrances livré en pâture aux bêtes sauvages et aux éléments. La météo n'annonçait aucun orage sur cette zone avant au moins soixante-dix-sept heures au moment du crash. Il ne peut guère s'être écoulé plus de cinq ou six heures étant donné la hauteur de l'astre dans le ciel, donc il ne semble pas immédiatement condamné à l'épouvantable torture d'avoir la peau rongée par les acides diluviens. Mais loin du S. M. I., comment savoir si un petit crachin ne risque pas de lui tomber dessus, brûlant au passage ce qui reste de sa chemise et occasionnant ces douloureuses petites cloques dont son enfance dans la brousse lui a laissé le plus désagréable souvenir ? A part les piqûres d'araignée, il ne connaît rien de plus irritant que ces

EXTRAIT

boursouflures lancinantes, surtout dans le dos, là où on ne peut pas gratter…

Il se redresse lentement jusqu'à la position assise puis se traîne sur les fesses jusqu'à un arbuste tout proche au tronc noueux. Il sent ses jambes flageolantes et ne se fait pas encore assez confiance pour tenter de se mettre debout. Mais à peine est-il adossé, haletant encore de son effort, que l'angoisse fond de nouveau sur lui. Il plisse ses paupières brûlées pour essayer de distinguer l'état de l'avion sur sa gauche. Il n'y a qu'une tâche jaune tremblante, là-bas, au milieu de ce qui n'est plus guère qu'un crépitement entrecoupé de petits éclats sonores, comme lorsqu'on fait un feu de bois avec du sapin. Etre seul, ce n'est pas le pire en ce monde où l'on use de toutes les séductions pour éviter que les êtres humains ne s'entassent ni ne se reproduisent. Vingt-sept milliards, ça suffit, paraît-il, au-delà ce serait le point de non retour. Ne pas avoir à manger, et avoir perdu toute la cargaison, c'est peu de choses quand on vit à la dure comme lui et qu'on est à son compte. Non, le pire, ce qui lui creuse comme un grand vide au fond de l'estomac, ce sont les cartes. Sans elles, il n'est plus qu'un mort-vivant.

Elle n'a pas fermé le store. Allongée sur sa couche, elle contemple à travers la fenêtre la nuit opaque, en se demandant une fois de plus ce qu'était une vraie nuit,

EXTRAIT

avant les rayonnements nocturnes des satellites et les échos lumineux des halos terrestres. S'il y a bien une chose au monde qu'on n'a pas besoin d'économiser, c'est la lumière, depuis qu'on sait comment l'électricité peut s'autogénérer perpétuellement.

Elle sent la fatigue d'une journée de douze heures de travail, ses paupières lui piquent les yeux, ses épaules et son dos sont tout engourdis, et pourtant le sommeil ne vient pas. Ça lui arrive de plus en plus souvent. C'est sans doute la contrepartie de son métier : le nez plongé dans le passé, à découvrir toutes ces merveilles qui n'existent plus par la faute de l'homme, ça prête à la rêverie : des oiseaux dans le ciel, des plages avec des bords de mer calmes, des couples avec trois enfants qui vivent dans des maisons, des hommes et des femmes attablés devant des tablettes ou du papier, et qui écrivent les grandes œuvres de l'esprit humain avec des stylets, des plumes, de l'encre… Mais cette nostalgie d'un passé révolu n'est pas réellement ce qui la tient éveillée ce soir-là. C'est plutôt ce qu'elle s'efforce de mettre entre sa vie merveilleuse et les provocations incessantes de la petite voix dangereuse, la petite voix qui, depuis ce matin, souligne dans ce meilleur des mondes tout ce que les hommes ont perdu dans la bataille contre Mère Nature, comme disent les Anciens. S'il ne s'agissait que des animaux ou même de l'espace habitable, on pourrait toujours se dire que ce n'est pas si mal d'avoir ce qu'on a. Après tout les tortues et les rats sont d'une compagnie agréable, peu

EXTRAIT